

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

À l'heure où j'écris ces lignes, nous en sommes encore aux préparatifs de la 3^e édition des VOIX D'HIVER qui aura lieu à Nice les 29, 30 novembre et 1^{er} décembre.



Édito par **Michel Séonnet**
Président de l'Association des Amis de l'Amourier

La Commune et le communalisme sont à l'affiche. Et en particulier, le vendredi 29, une soirée de lectures intitulée "Mémoires de la Commune". Des textes d'auteurs contemporains de la Commune. Communards mais aussi anti-communards – pour que l'on entende bien quelle haine s'est déversée sur tout ce qui fut tenté pendant ces un peu plus de deux mois d'insurrection, de révolution.

Comme souvent, les mots anticipaient le massacre. Le légitimaient. La *Semaine sanglante* en serait la mise en œuvre que les mots auront, à l'avance, justifiée. Et c'est là que le bât blesse pour qui veut donner place dans sa vie à la littérature. Car la quasi totalité des "grands écrivains" de l'époque s'est dressée contre la Commune. "Les ordures de la Commune" écrit George Sand à Flaubert pour qui la Commune est "la dernière manifestation

du Moyen Âge". "Le peuple est un éternel mineur. Je bais la démocratie. (...) Le premier remède serait d'en finir avec le suffrage universel, la honte de l'esprit humain. (...) L'instruction obligatoire et gratuite n'y fera rien qu'augmenter le nombre des imbéciles. Le plus pressé est d'instruire les riches qui, en somme, sont les plus forts." Pas d'autre réponse immédiate pour le "grand écrivain" que de se replonger furieusement dans l'écriture de son *Saint-Antoine*. Même Zola fait la leçon: "Le bain de sang que {le peuple de Paris} vient de prendre était peut-être d'une horrible nécessité pour calmer certaines de ses fièvres. Vous le verrez maintenant grandir en sagesse et en splendeur." Bien sûr, il y eut Jules Vallès. Il y eut Verlaine, Rimbaud. Il y eut Élisée Reclus. Et Courbet pour ce qui est des peintres. Mais cela est bien peu. Question de classe? – les écrivains sont des bourgeois. Ou question posée à la littérature elle-même? Mallarmé ne s'y trompait pas qui, au regard de ce qu'il entreprenait, ne pouvait pas (se) dissimuler que cela est dur à imposer à une foule qui songe à remuer des pavés.

Il ne s'agit pas, ici, de rouvrir le débat de "l'engagement" de l'écrivain mais de faire état d'un questionnement.

P. 1 - Éditorial de Michel Séonnet

P. 2 - 3^e VOIX D'HIVER
"de la Commune au communalisme"

P. 3 - Note de lecture sur *Les "Pétroleuses"*
par Michèle Audin

P. 4 - Texte et poème inédits offerts par Michaël Gluck et Werner Lambersy

P. 5 - Bonne feuille de Marie-Hélène Bahain

P. 6 - Bonne feuille d'Alain Guillard

P. 7 - Rubrique *À quelques mots d'ici* par Alain Freixe
Les éditions ARTGO

P. 8 - Agenda des amis
- Tirage de tête et livres d'artiste

Les visuels ponctuant ce Basilic sont des reproductions d'œuvres de Béatrice Englert.

Comment l'écriture fait-elle face à l'événement: à la révolution (si elle vient); aux ténèbres fascistes (si elles se présentent).

Il est clair que nous sommes à ce jour plus près de cette deuxième hypothèse. Le monde s'assombrit. Le totalitarisme libéral devient de plus en plus totalitaire, violent, répressif – et de plus en plus libéral. Et l'on voit bien comment, de jour en jour, l'escalade verbale anticipe, légitime, les pires gestes à venir (on l'a vu à Bayonne). On voit bien, aussi, qu'intégrer des éléments sociaux, politiques dans ce que l'on écrit peut vite devenir une sorte de critère d'actualité, presque une figure imposée à qui veut être "de son époque" – la rentrée littéraire (mais il en est de même au théâtre, au cinéma) a montré comment le migrant pouvait devenir une de ces figures. Alors?

Non pas: que peut la littérature?

Mais: que fait la littérature face à ça? Où se situe-t-elle?

Car une chose est d'en faire un refuge (non plus seulement l'Art pour l'Art, mais l'Art pour soi – Flaubert), une autre est d'en faire des repères, des amers lumineux auxquels se référer dans la tourmente (Matisse, par exemple). Mais lorsqu'on la voit venir – cette tourmente? Lorsque dans ces temps qui se durcissent en haine de l'autre, laminage du commun, éreintement des pauvres, dans ce moment d'avant ou le pire se foment sans même se cacher: où, la littérature?

Poser la question permet au moins d'interpeller l'acuité de chacun. La mienne. La vôtre. De savoir qu'il n'y a pas d'innocence possible. Lorsque viendront les jours (qui sont déjà là) il faudra bien en répondre.

La littérature aussi a / a eu / aura ses justes.

Au fronton de cette troisième édition des Voix d'hiver, la Commune et le communalisme. Les "Pétroleuses" et Murray Bookchin. Deux opportunités de poser la question de la vie en commun. Hier. Aujourd'hui. Demain. Et de faire face au catastrophisme ambiant – qu'il soit apocalypse écologique ou impuissance du politique. L'utopie est-elle encore de mise? Et en quoi



la littérature peut-elle, dans ces circonstances, être un recours? Lectures, débats, film. Trois jours où, avec nos invités, nous interrogerons l'Histoire à la lumière d'aujourd'hui.

La présence de l'écrivain Bernard Noël, invité à nouveau cette année en tant que questionneur assidu de la Commune, dit assez à la fois la continuité de ce que nous

voulons mettre en œuvre et l'angle par lequel nous voulons aborder ces thématiques.

Il ne s'agit pas, pour nous, de promouvoir telle ou telle doctrine. Ni de prétendre à des affirmations ou des engagements politiques. Notre engagement, ce sont les mots – ce qu'ils disent, ce qu'ils cachent. Nous souhaitons que ces échanges, ces partages, soient pour chacun et chacune un renouvellement de nos interrogations, un aiguisement de nos langages. Plus que jamais, nous semble-t-il, face au déferlement des pensées formatées, imposées à longueur d'antenne et d'internet, il convient pour chacun et chacune de travailler à sa propre liberté de conscience: à son intelligence. La rencontre d'auteurs, écrivains, poètes, chercheurs sur de telles problématiques, nous paraît être une source de revitalisation. De mise à neuf de nos pensées routinières.

Ces Voix d'hiver seront des semences, des germes de pensées qui pourraient peut-être nous aider à sortir de l'ornière. Et de nouveau être capables de rêver le monde. Meilleur. Juste. Fraternel.

Michel Séonnet

Président de l'Association des Amis de l'Amourier

3^e VOIX D'HIVER À NICE

29, 30, novembre & 1^{er} décembre 2019

"de la Commune au communalisme"

■ vendredi 29 novembre

19h La Zonmé

7 bis rue des Combattants en Afrique du Nord

LECTURES *Mémoires de la Commune*

par les Amis de L'Amourier en partenariat avec la librairie Mots du monde

■ samedi 30 novembre

11h Librairie Masséna, 55 rue Giuffredo

RENCONTRE & DÉDICACE avec

Michèle Audin, Bernard Noël, Helen Arnold, Daniel Blanchard et Sarah Vanuxem

Auditorium du MAMAC, place Yves Klein

15h Première TABLE RONDE

La Commune de Paris, des questions pour aujourd'hui?

avec Michèle Audin et Bernard Noël

17h Deuxième TABLE RONDE

Le communalisme est-il une utopie?

avec Helen Arnold, Daniel Blanchard et Sarah Vanuxem

■ dimanche 1^{er} décembre

15h Cinémathèque de Nice

3 esplanade Kennedy

FILM de Peter Watkins

La Commune (Paris 1871)

Projection suivie d'un débat animé par Daniel Fimbel, fondateur et président du Ciné-Café de Nice.



Interviendront aux deux tables rondes du samedi 30 novembre

Michèle Audin

Mathématicienne et écrivaine, intéressée par l'histoire, en particulier celle des révolutions du dix-neuvième siècle, elle a publié 2 livres sur la Commune – dont un sur Eugène Varlin – et anime le blog macomunedeparis.com

Bernard Noël

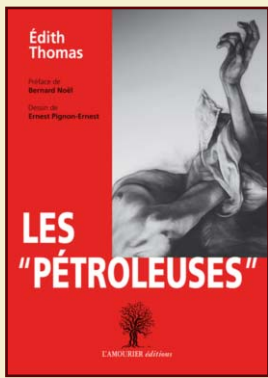
Essayiste, romancier, poète et dramaturge, il approche la centaine de titres publiés, souvent traduits à l'étranger. En 1971, pour le centenaire de la Commune, il publie le très remarqué *Dictionnaire de la Commune*.

Helen Arnold & Daniel Blanchard

Elle, traductrice née aux USA, lui, également traducteur, essayiste et poète. Fin des années 50, ils sont membres du groupe *Socialisme ou barbarie*. Ensemble et séparément ils traduiront Cornélius Castoriadis et Murray Bookchin avec lequel ils travailleront à Burlington dans le Vermont en 1971-72. Le livre de Murray Bookchin: *Pouvoir de détruire, pouvoir de créer*, dont ils ont coréalisé le choix des textes et la traduction (préface de Daniel Blanchard, éd. L'Échappée, 2019), est leur dernière parution.

Sarah Vanuxem

Maîtresse de conférences et chercheuse en droit privé à l'Université Côte d'Azur, son travail porte sur les transformations que le droit émergent de l'environnement fait subir à notre tradition juridique. Elle a publié *La Propriété de la terre*.



Les “Pétroleuses”

Édith Thomas

par Michèle Audin

collection Bio, éditions L'Amourier, 24,00 €

Les “Pétroleuses” est aussi résolument moderne que lors de sa première parution en 1963. Du début de l'introduction :

Sans doute n'y a-t-il qu'une seule histoire, où se trouve entraîné tout le genre humain. Mais cette histoire est presque exclusivement l'œuvre des hommes. D'après les résultats, ce n'est pas là leur faire un compliment. Les femmes, en tout cas, n'y figurent guère que comme comparses ou comme victimes.

Édith Thomas (1909-1970), journaliste, écrivaine, historienne, résistante, participa à la Libération de Paris – sur les barricades, comme les communardes dont elle raconte l'histoire.

La figure de la “pétroleuse”, c'est la grande peur éprouvée par la bourgeoisie pendant la Commune de 1871, celle de ces terrifiantes femmes du peuple, sorcières du dix-neuvième siècle, déjà utilisées en juin 1848 pour effrayer les soldats et les faire tirer sur les ouvriers. Des *Souvenirs d'un révolutionnaire* de Lefrançais :

Rue du Cherche-Midi, (on) raconte à un groupe d'imbéciles effarés qu'on vient d'arrêter une femme Hébert portant sept têtes de mobiles dans un cabas !

Une de ses sœurs de 1871 avait 143 mètres de mèche à pétrole dans la poche ! Grands sacs, grandes poches, grands bidons : on arrêta une femme et une fillette qui, pendant une heure, avaient jeté du pétrole dans des caves – la preuve ? leur boîte à lait était encore pleine de pétrole. Le festival de la haine est inépuisable, note Bernard Noël dans sa belle préface à cette nouvelle édition.

Y eut-il des pétroleuses ? Certains des incendies de la semaine sanglante ont été allumés par des communard.e.s. Le pétrole est une arme de guerre. Les statuts de *L'Union des femmes pour la défense de Paris* prévoyaient “l'achat de pétrole et d'armes pour les citoyennes qui combattent aux barricades”. Des femmes ont contribué à allumer ces incendies. Peut-être Florence Wandeval, journalière et ambulancière, qui aurait dit :

Je viens de f... le feu aux Tuileries. Il peut venir un roi maintenant, il trouvera son château en cendres.

Du mot “pétroleuse”, Édith Thomas a inversé l'injure versaillaise, comme le dit Bernard Noël, en écrivant ici une histoire des femmes dans la Commune, omises et statufiées... Lisez son résumé du texte imbécile de Proudhon, *Amour et mariage*, qui a tant influencé le

mouvement ouvrier français. Oui, Victorine Brocher était membre de l'Association internationale des travailleurs, oui, Nathalie Lemel a fondé “La Marmite” avec Varlin, mais oui aussi, la plupart des citoyens membres de l'Internationale préféraient savoir les femmes à la maison. Édith Thomas fait revivre des dizaines de femmes courageuses, souvent issues des archives de la préfecture de police et des conseils de guerre. Ainsi ce sont surtout celles qui ont été jugées et les faits liés à leurs condamnations qui apparaissent – la vie quotidienne des femmes pendant la Commune reste à écrire, celle des hommes aussi, d'ailleurs.

Certaines viennent des archives de clubs. La variété des sujets de discussion est une des joies de la lecture du livre. Une vieille ouvrière en tablier bleu coiffée d'une marmotte à carreaux répond à un jeune homme :

Il nous dit que la Commune va faire quelque chose pour que le peuple ne meure pas de faim en travaillant. Eh bien ! vrai, ce n'est pas trop tôt ! Car voilà quarante ans que je suis laveuse et que je travaille toute la sainte semaine, sans avoir toujours de quoi me mettre sous la dent et payer mon terme. La nourriture est si chère ! Et pourquoi donc les uns se reposent du jour de l'an à la Saint-Sylvestre, pendant que nous sommes à la tâche ? Est-ce juste ? Il me semble que si j'étais le gouvernement, je m'arrangerais de manière à ce que les travailleurs puissent se reposer à leur tour. Si le peuple avait des vacances comme les riches, il ne se plaindrait pas tant, citoyens.

Les vacances... et les fleurs ! Le 20 mai, la veille du jour où les Versaillais entrent dans Paris, dans l'église Ambroise, la citoyenne Valentin s'inquiète des portes de Paris, que les citoyennes devraient garder pendant que les citoyens combattent (elle n'a hélas pas été entendue !) et des vêtements des congrégations, à distribuer aux enfants pauvres. En pleine lutte, en pleine misère, elle demande que

les fleurs qui se trouvent aux autels, chapelles et partout auprès des madones, qu'on les donne dans les écoles comme récompense aux enfants pour orner les mansardes des pauvres gens.

Puis la semaine sanglante. J'en retiens la belle histoire d'Élodie Duvert, qui tenait un restaurant près de la place Sulpice. Pour rehausser une barricade, elle a réquisitionné des statues de saints chez le marchand de bondieuseries voisin. Édith Thomas parle de livres, mais il s'agissait bien de statues de saints. Pour une fois que les saints protègent le peuple...

Beau livre, beau papier, belle édition, belle couverture, belle illustration d'Ernest Pignon-Ernest, belle préface de Bernard Noël, lisez *Les “Pétroleuses”*.

Michaël Glück

tu dis que vers la fin

(fragment d'un journal,
29 novembre 2018)

Michaël Glück
a publié chez L'Amourier:

Jour un
Le Lit
La Table
Le Couteau
Le Berceau et la tombe
L'Échelle
Le Repos
La Sente étroite du Bout-du-monde
Méditation sur un squelette d'ange
(co-signé avec Jean-Pierre Chambon)
Passion Canavesio
Dans la suite des jours
Ciel déchiré, après la pluie

ce n'est qu'une bouillie, syllabes concassées, phonèmes brisés, chants, nennies, thènes, oraisons méconnaissables, tout cela, ce magma des mots, ces entassements de morts, tout cela dans la bouche du vivant et la bouche qui ressasse, à son tour, sera avalée, broyée, déchiquetée, déchirée, crânes sous terre seront sédimentés, oreilles pétrifiées avec les mots sous l'épaisse cendre du temps

tu dis que vers la fin on commence par perdre l'usage, égarer le sens, déplacer les noms, confondre les mots et les morts, on commence, ça commence par l'enlissement, l'essoufflement, on ne sait plus d'où vient cela qui bute contre les dents, contre les prothèses, vers la fin, on s'épuise à placer un mot juste dans le puzzle d'une phrase, puis, peu à peu, on ne sait plus même ce que peut être une phrase, on s'accroche à quelques mots, quelque partie d'un mot, puis on ne sait plus rien, on n'a plus même cette petite énergie, on renonce, c'est une mise en abyme qui va jusqu'à s'énoncer, à dire vrai on ne sait où : à quoi bon à quoi bon

or si langage à ce point se perd, alors, oui vraiment, à quoi bon, il ne faudrait alors ni insister, ni persister, ni perdurer, se prolonger, ni être prolongé, à quoi bon, les mots se retirant emportent la chair, dévastent le visage, engloutissent et la matière et la pensée, les mots bulles de rien qui éclateront, rien du rien, rien du peu, rien du tout, lente agonie, lente dispersion, décomposition, oui, décomposition, mais ce mot n'est-il pas déjà depuis longtemps venu au bout du stylo, cuti à réaction sur la peau du papier, oui, décomposition, répétition de l'anéantissement d'un, répétition de l'anéantissement de tout, nous, un, chacun sait cela, mais qui s'insurge, fût-ce vainement, qui se redresse et dit je sais mais ne me résigne pas

tournent dans la bouche
les mots

Werner Lambersy

Dépose Minute

(Extrait)

Werner Lambersy
a publié chez L'Amourier

Petits rituels sacrilèges
Écrits sur une écaille de carpe
Je me noie

Échangerai nuits blanches contre soleil même timide
Parfums d'apocalypse
Du crépuscule des corbeaux au crépuscule des colombes

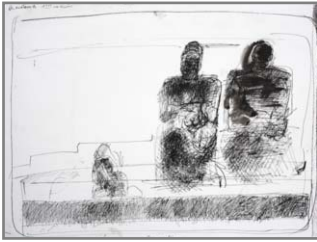
Qui comprend la patience des pierres comprend aussi
Pourquoi la lumière devant l'obstacle impénétrable de
Notre âme est si pressée d'arriver nulle part elle qu'un
Astre mourant une galaxie a jetée dans le vide obscur

Nous dormons mal sous le mince œil rouge et vert des
Machines peut-être quelque chose est-il en train de
S'échapper de nous comme un parfum s'efface devant
Un autre qui sait encore ce qu'on appelait l'âme et qui
S'effondre dans les murs en parpaing de nos sommeils

Nous dormons mal sous l'œil électrique de veilleuses
Sur nos écrans éteints et dans la promenade ronde des
Prisons où les matons de la lune nous gardent à l'œil et
Observent elle qui s'est arrachée à notre planète bleue

Et si en fait nous ne dormions pas plus que les animaux
Sauvages de la forêt venus boire furtifs au gué où sous l'
Eau boueuse du marigot guettent les cruels crocodiles
Qui leur sauteront à la gorge pour les entraîner au fond

Dans la ville après minuit le chant cherche dans les tours
La fenêtre allumée la lampe solitaire et les reflets de lune
Sur le lit des amants, alors aussi soudain que se lève le vent
Les mots arrivent à celui qui humecte la pointe du pinceau



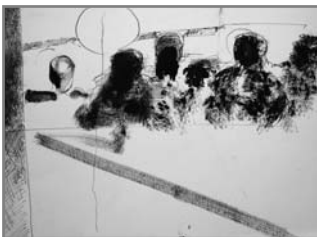
Marie-Hélène Bahain

Elle, au loin

(extrait d'un livre à paraître à L'Amourier en 2020)

Marie-Hélène Bahain
a publié chez L'Amourier

*Je ne serai pas m.
Écrimoière*



Une Nationale. Une jeune femme se penche à la vitre de l'auto d'un peintre. Elle lui parle "avec un soupçon de chant inconnu". Dès lors, toute la vie du peintre va en être "absorbée, engloutie". Lorelei Van der Muten – la jeune femme – que l'on peut traduire par Lorelei du Silence - de mail en mail – de livre en livre – sans longtemps qu'ils se rencontrent "de chair et d'os" – va le conduire – à travers l'expérience de son absence – à se réaliser dans son œuvre. Elle-même, dans les rets d'une autre passion. Cette relation ouvre à l'abîme de l'amour, "celui-ci se déroband sans cesse" aux êtres mêmes qui l'éprouvent.

Alain Guillard

Ce soir-là, derrière moi, j'ai senti tout à coup une présence étrangère à l'assemblée. Je me suis détournée. Une jeune femme se tenait à l'écart, debout, dans l'espace de la galerie où il n'y avait pas de chaises. Le public écoutait le peintre dont les paroles, devant l'un de ses tableaux, se dévidaient comme le fil coloré de son pinceau s'y était dévidé. Il laissait les mots sortir d'eux-mêmes.

...

Ainsi, elle était venue.

...

Il m'a glissé à l'oreille : C'est la femme de ma vie.

...

Vous avez été et vous êtes celui que j'attendais et que j'attends encore.

Une phrase. Treize mots. Pas douze, pas quatorze. Sans signature. Trois semaines pour treize mots. En lui, joie et colère. Joie gigantesque, elle est là, elle a écrit cela et, bientôt, il excuse et comprend sa sobriété. Un message prolix aurait dilué sa force, elle s'efface devant ce que je suis pour elle, elle m'attendait et désormais m'attend. Nous nous attendons. Merveille, il n'est plus que joie folle. Puis une vague de colère se lève. Mais que croit-elle ? Je vais me satisfaire de treize mots ? Ça en fera combien par année ? Et pour la vie, ça en fait combien ? Nous nous reverrons, a-t-elle

promis, ...*nous nous reverrons*. Dans une autre vie, peut-être ? ... Il ne sait pas quoi, il va l'assommer, l'engloutir, l'emballoter, l'étouffer avec tout ce qui lui oppresse le cœur. Les vannes vont lâcher, il va libérer la retenue et toutes les vallées de la Terre vont être inondées. Inondées. D'eaux claires et d'eaux boueuses, d'eaux tièdes et d'eaux glacées, d'eaux vives et d'eaux mortes. Non, il ne répondra pas tout de suite.

...

Il était en train de détailler les lanières de cuir argenté qui emprisonnaient le pied quand elle s'est glissée juste au-dessus de lui et a refermé ses jambes.

...

Doucement, il a séparé les pieds, il a détaché une agrafe, déroulé la lanière et la sandale est tombée. Puis l'autre.

...

Avait-il déjà vu des pieds aussi effilés, délicatement cambrés, des pieds égyptiens parfaits ? aussi parfaits que ceux de la princesse Isis exposée au Grand Palais. Ceux-ci étaient de chair, il a admiré la nacre irisée et naturelle de leurs ongles, il a tâté la pulpe tendre de l'extrémité des orteils après avoir suivi du doigt chacun des os qui les relient à la cheville. La peau était soyeuse, fine et laiteuse. De l'opale dont la couleur varie avec la façon de la regarder. Il était fasciné et sous le charme. Ils semblaient si fragiles qu'il a promené ses doigts sur leur cambrure avec délicatesse, il a recouvert cette dernière de sa paume, le concave de sa main s'y adaptant parfaitement, ensuite il les a seulement effleurés comme si un contact pouvait en déchirer l'enveloppe. Il a découvert l'élégance des chevilles, leurs os fins et saillants qu'il a caressés et modelés avant de poser ses mains sous leur plante comme pour les soutenir ou en mesurer le poids et ses lèvres sont allées de l'un à l'autre, doucement, s'abandonnant au temps nécessaire à la pose de baisers qu'il voulait à la fois réservés et tendres.

Du blanc. Du silence et du blanc. Ça ressemble à cela l'hôpital : Du blanc et du silence.

Les gens, eux-mêmes, sont blancs, se déplacent en silence. En silence sont blancs. On est dans de la ouate. On dirait de la neige qui tombe loin. Du blanc du silence et du blanc.

Alain Guillard

*N'oublie pas de fermer
la lumière avant de*

(extrait d'un livre à paraître
aux éditions L'Amourier en 2020)

Alain Guillard
a publié chez L'Amourier

Quête du nom

La nuit, si ce n'est plus blanc mais noir, c'est encore plus silencieux. On est seul, le noir taché du blanc de la neige qui tombe.

Je dormais tout le temps. Je dormais. Je mangeais. Me lavais. Dormais encore. Cela dura longtemps. *Quoique le temps*. À l'hôpital le temps *s'estompe, se dilue*. Il *s'aliène* à la répétition exacte des jours. Blanc et noir et blanc de nouveau, et noir. Et blanc et noir. Et bientôt on ne compte plus.

L'hôpital, c'est aussi les gens : Les infirmières, les médecins, les autres patients. On y parle doucement, *sans heurt*. Les *éclats* de voix, c'est hors des chambres. Dans les couloirs, entre deux chambres. Quand il y en a. J'étais bien dans ce cocon, silencieux, blanc.

J'y serais resté des années. Des années, de façon saccadée, j'y suis resté. Dans le silence et le blanc.

Mon frère s'était suicidé. Point à la ligne. Ça avait été le silence et le blanc à son sujet, au sujet de notre enfance, notre adolescence, à lui, à moi.

Le silence, des sourires dessus, une façade lisse ; avec, *craquelée* parfois du côté de ma mère, *des larmes*. Qui coulaient *silencieuses*, balayées d'un revers de main.

"C'est rien mon chéri" elle disait. Ou encore : "Ça va passer".

Du côté de mon père, la famille de mon père, le silence ; *dilué* dans la bière cependant pour mon père. Du silence et du blanc.

Moi-même, j'aurai été cette neige. *Devenu* cette neige. Cette neige qui tombe, loin.



Je vivais. Je vivais comme avant. Mais, dans le silence et le blanc. Et puis, *plouf!*, **termité** de silence et de blanc ; on m'avait ramassé.

J'aimais bien. On me parlait doucement. Me prêtait attention. Jamais un mot plus haut que l'autre. Du côté des autres patients, idem.

On allait à pas feutrés. On parlait à mots mouchetés. On tombait amoureux au détour d'un mot. D'un regard, on ne l'était plus.

On marchait dans la neige des bouleaux, la géométrie harmonieuse des pelouses et pavillons. Vert et blanc, blanc encore. Des oiseaux faisaient mouvements, mouvements brefs. Merle surtout dans le blanc des bouleaux.

Je ne dormais plus tout le temps. Dans la ouate cependant. La ouate *déchirée* des quelques visites que l'on croyait devoir me faire.

Pendant des mois, des années, *désaccordé*. Des mois, des années encore, avant que.

Je suis sorti. Il pleuvait. Chanté, dansé sous la pluie. Retombé. La Verrière, ça s'appelait. Je n'oublierai jamais.

Pierre ratura cette dernière phrase. Elle était trop con : Bien sûr qu'on n'oublie jamais rien de ce qui nous est arrivé.

L'alcool, pas touche. Le sexe, avec modération. Une vie la plus atone possible. Linéaire. Comme un grand trait blanc vers l'horizon.

Revenir à l'enfance, l'adolescence.

Ne pas.



Rappel: Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

éditions Artgo

Entre Belgique et Haute-Provence, entre Bruxelles (1988) et Saint-Étienne-les-Orgues (2007), Yves Bical et Cristine Debras, venus respectivement des milieux du théâtre et de l'art contemporain, ont installé au coin de la rue de l'enfer – la belle adresse! – l'association **ARTGO**.

L'association **ARTGO** se donne un double objectif. D'abord provoquer des rencontres entre écrivains et artistes, musiciens, scientifiques; ensuite, partager une réflexion sur toutes les questions concernant la création et la diffusion aujourd'hui, bref interroger toute écriture du sens quand le sens est, par delà les significations, cette direction qui fait signe vers ce dehors où se tient ce qui trouve à éclairer la part inconnue de nous, des autres et du monde. C'est ainsi qu'**ARTGO** organise depuis 2011 "Les Rencontres littéraires en Haute-Provence" qui sont l'occasion d'expositions, de lectures, de colloques autour de l'œuvre d'un écrivain ou d'un thème littéraire historique. C'est ainsi également qu'elle développe une riche et originale activité éditoriale cherchant toujours à lier littérature et art jusque dans l'expression singulière du livre d'artiste. À ce jour, plus d'une centaine d'ouvrages sont au catalogue – Rendez-vous sur aucoindelaruedelenfer.com pour en savoir plus.

Ils se répartissent en plusieurs collections parmi lesquelles je citerais

celles de "Petits Plaisirs" (collection de livres d'artiste), celle des "Actes des rencontres littéraires" (Michel Butor, Bernard Noël, Jean Ristat); celle d'"Entretiens et images" (Éric Clemens, Robert Brandy, Paul Louis Rossi...) et, bien sûr, principalement "Au coin de la rue de l'enfer" qui compte une bonne vingtaine de titres d'auteurs tels que Julien Blaine, Jacques Sojcher, Jean-Marie Gleize, Michel Butor, Jean-Luc Parant, Jean Ristat... L'originalité de cette collection tient au fait que se trouve associé au livre un CD dans lequel le texte publié est lu avec toujours une belle présence par Monique Dorsel.

C'est le cas notamment d'*Une rupture en soi* suivi de *L'Écriture du corps* de Bernard Noël publié en 2011 avec une couverture dessinée par Agathe Larpent.

Dans le premier texte, Bernard Noël instaure un dialogue entre "celui-que-je-suis" et "celui-que-je-veux-être" et à cette occasion se trouve

fondé le projet "d'épuiser tour à tour afin de faire suer à chacun son "personnel", tous les pronoms personnels tant ils sont "affectés (infestés) de ce qualificatif". Ce sera alors la série des 8 *monologues*, récits qui figurent dans *La Comédie intime* (éd. P.O.L, 2015).



Dans le second, Bernard Noël revient sur cette question du corps, sur "cette situation qui réduit le corps à être le lieu sans lieu de mes représentations, y compris de la sienne". "J'ai beau ramener l'expression verbale, écrit-il, à une sorte de suintement organique, cela ne l'empêche pas, dès que son émanation s'élève, de transformer l'espace intime où elle surgit en hors lieu". Écrire, dès lors, sera s'insurger de manière désespérée mais endurente contre cette vaporisation du corps dans le mental. C'est dans cet acte même de soulèvement qu'on peut voir s'opérer son retour quand s'ouvre "au fond de lui la bouche par laquelle remonte le langage". Alors depuis les arrières, depuis l'oublié – cet arrière du souvenir – surgissent ces figures que la main qui écrit laisse passer jusqu'aux rivages de la lumière, main heureuse qui va légère car alors "celui qui écrit sent qu'il écrit: son corps est silencieux...".

Association Artgo
04230 - Saint-Étienne-les-Orgues 04 92 73 06 75

ADHÉSION 2020 à l'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Notre association se réjouit du soutien que vous lui avez accordé pour réaliser ses projets de manifestations littéraires et épauler les éditions L'Amourier. L'année 2019 va se terminer avec l'organisation de nos 3^e VOIX D'HIVER dont le thème est : "de la Commune (1871) au communalisme" avec des lectures, des débats et la projection d'un film de Peter Watkins.

Nous vous sollicitons de nouveau pour renouveler votre adhésion afin que notre action puisse continuer.

Avec les amitiés du bureau de l'Association, Martin Miguel

* Le bulletin d'adhésion 2020 est téléchargeable ICI. Sachez qu'en étant adhérent, vous bénéficiez d'une réduction de 10% sur tout achat de livres.



AGENDA DES AMIS

NICE - Galerie Quadrige
Exposition d'œuvres d'**Henri Baviera**
Vernissage jeudi **5 décembre** à 18h30

GRASSE - Bibliothèque
Présentation/Lecture du livre de **Jean-Marie Barnaud**: *Sous l'imperturbable clarté*
(éd. Poésie/Gallimard)
samedi **7 décembre 2019**

NICE - BMVR Louis Nucéra
Lecture des *Chants à tu* de Raphaël Monticelli
(éd. La Passe du vent)
par **Raphaël Monticelli** et **Alain Fourchotte**
vendredi **13 décembre 2019** à 17h

NICE - La Providence dans le cadre de *Des mains, des voix, des chemins*, **Michel Séonnet** présente et lit *Armand Gatti entre théâtre et poésie* lundi **20 janvier 2020** à 19h30

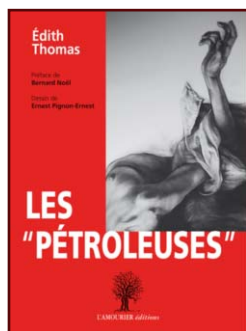
LYON - Agora Tête d'or
Conférence poésie, philosophie et psychanalyse
par **Sarah Brunel**, **Joël Clerget** et **Alain Freixe**
sur le thème *"Existence et résistance"*
vendredi **13 mars 2020** à 20h

BESANÇON - Université (Lettres / Théâtre)
Rencontres et Lectures par **Alain Freixe**
17 & 18 mars 2020

NICE - BMVR Printemps des poètes *sur le thème "le courage"*
Lecture par **les poètes des éditions L'Amourier**
vendredi **20 mars 2020** à 17h

NICE - La Providence dans le cadre de *Des mains, des voix, des chemins* et du printemps des poètes
Marie Jo Freixe, **Amélie Maurette**, **Muriel Revellon**, **Alexandre Bourgoïn** et **Alain Freixe**
liront des textes de **René Char**
lundi **23 mars 2020** à 19h30

Pour en savoir plus... cliquer sur les couvertures



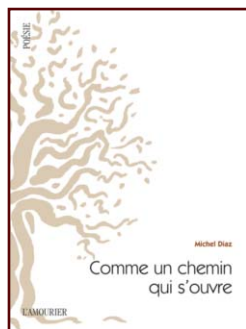
Édith Thomas



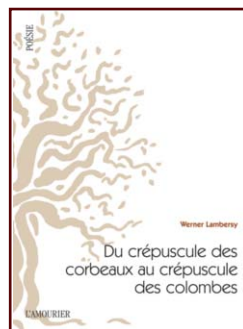
Michaël Glück



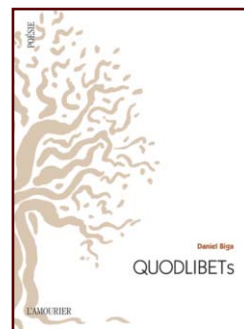
Florence Pazzottu



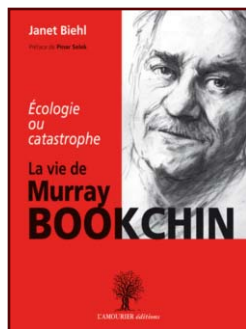
Michel Diaz



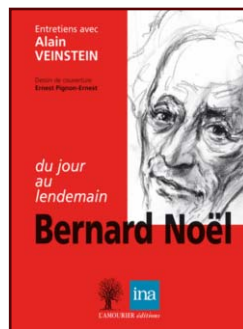
Werner Lambersy



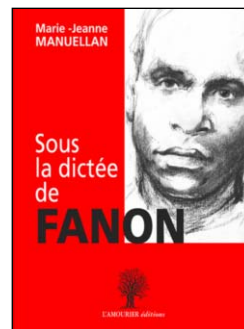
Daniel Biga



Janet Biehl



Bernard Noël



Marie-Jeanne Manuellan

Pour les amateurs de bibliophilie



Vous pouvez découvrir les titres de cette collection sur le site **amourier.com** dans l'espace "Livres d'artiste et tirages de tête".

Vient de sortir un tiré à part à 30 exemplaires du dessin réalisé par Ernest Pignon-Ernest pour la couverture du livre *Bernard Noël, du jour au lendemain*, accompagné d'une citation manuscrite par Bernard Noël. Voir la description sur le site amourier.com.



La Vie en désordre de Bernard Noël, enrichi d'une gravure d'**Henri Baviera**



Le Chant des batailles de Daniel Biga, enrichi d'une gravure d'**Ernest Pignon-Ernest**

Le Basilic

gazette de
L'Association des Amis de L'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA

dont l'action est soutenue par la Ville de Nice et la Commune de Coaraze.

Comité de rédaction

Michel Séonnet
Alain Freixe
Marie Jo Freixe
Bernadette Griot
Alain Guillard
Martin Miguel
Raphaël Monticelli
Françoise Oriot
Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions

1, montée du Portal
06390 - COARAZE

Tél: 04 93 79 32 85

amourier.com
l'amour des livres